

Etienne Barilier

# La Chute dans le Bien

EDITIONS

**ZOE**

Extrait de la publication

## LA CHUTE DANS LE BIEN

## DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ZOÉ

- Un rêve californien*, roman, 1995  
*Contre le nouvel obscurantisme*, essai, 1995  
*Martina Hingis ou la beauté du jeu*, essai, 1997  
*B-A-C-H, histoire d'un nom dans la musique*, essai, 1997  
*Les Enfants-Loups*, MiniZoé, 1997  
*Le Train de la Chomo Lungma*, nouvelles, 1999  
*Le Dixième Ciel*, Poche, 2001  
*L'Énigme*, roman, 2001  
*Le Vrai Robinson*, roman, 2003  
*Nous autres civilisations... Amérique, Islam, Europe*, essai, 2004  
*L'Ignorantique*, essai, 2005  
*Ma seule étoile est morte*, roman, 2006

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME

ROMANS

- Orphée*, 1971  
*L'Incendie du château*, 1973  
*Laura*, 1973  
*Passion*, 1974  
*Une seule vie*, 1975  
*Journal d'une mort*, 1977  
*Le Chien Tristan*, 1977  
*Prague*, 1979  
*Le Rapt* (coédition Julliard), 1980  
*Le Duel*, 1983  
*La Créature* (coédition Julliard), 1984  
*Le Dixième Ciel* (coédition Julliard), 1984  
*Musique* (coédition de Fallois), 1988  
*Une Atlantide*, 1989  
*La Crique des perroquets*, 1990
- ESSAIS
- Albert Camus*, 1977  
*Alban Berg*, 1978  
*Le Grand Inquisiteur*, 1981  
*Le Banquet*, 1984  
*Les Petits Camarades, sur Sartre et Aron*, (coédition Julliard), 1987  
*Les Trois Anneaux* (coédition de Fallois), 1989  
*Soyons médiocres*, 1989  
*Un monde irréel*, 1989  
*La Ressemblance humaine*, 1991

AUX CAHIERS DE LA GAZETTE

*Entretiens*, 1991

ETIENNE BARILIER

LA CHUTE  
DANS LE BIEN

EDITIONS  
**ZOE**

*Avec l'aide du Canton de Vaud  
et de la Fondation Charles Veillon*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines  
CH – 1227 Carouge-Genève, 2006  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)  
Maquette de couverture: Evelyne Decroux  
ISBN: 2-88182-569-9

## « On se convertira »

En 1917, un jeune Allemand âgé de quinze ans fut enrôlé de force dans une association paramilitaire avant d'être envoyé en France près de Charleville, la cité de Rimbaud. Choqué par toutes les violences et toutes les exactions qu'il vit alors, au point d'en perdre la santé, il échoua dans un hôpital militaire où se trouvait notamment un jeune Français, fils d'un franc-tireur abattu par l'armée allemande : interdiction de lui adresser la parole.

Le malade n'eut rien de plus pressé que de rencontrer clandestinement ce garçon, du même âge que lui. Il parvint, dans le jardin de l'hôpital, à nouer conversation, chacun baragouinant quelques mots de la langue de l'autre. Mais le plus commode pour eux fut d'échanger en *lingua franca*, c'est-à-dire en latin... Dans une baraque, au fond du jardin de l'hôpital, les deux adolescents, nuitamment, à la lumière d'une bougie, décidèrent ensemble de fonder «Europam Unitam». Dans un vieil atlas qui traînait là, ils recouvrirent de blanc toutes les frontières qui divisaient le continent. Puis, pour donner à leur fondation de l'Europe Unie une solennité plus

grande, ils gravèrent dans leurs paumes, à l'aide d'un couteau rouillé, les lettres E et U.

L'infirmière qui dut soigner ces blessures volontaires ne dénonça pas les deux traîtres à leur patrie. Au contraire, elle prit leur parti et devint le troisième membre de cette très secrète Société des Nations, parée d'un nom latin, fondée par deux enfants idéalistes. Nous ignorons le nom du jeune Français. Mais le jeune Allemand s'appelait Günther Anders, le futur auteur de *L'Obsolescence de l'homme* et de *Nous, fils d'Eichmann*; un philosophe dont l'œuvre, essentielle, commence aujourd'hui d'être découverte par le monde francophone. Anders raconte cette extravagante et magnifique anecdote dans un livre-interview<sup>1</sup>.

L'histoire est frappante à plus d'un titre. Ainsi constate-t-on qu'il y a moins d'un siècle, la langue utilisée par les deux complices n'était pas le *basic english*, mais bien le latin. Laissons cela. Ce qui est encore plus impressionnant, c'est de découvrir que le sentiment d'une fraternité européenne put atteindre cette force et cette pureté lorsque l'Europe était menacée de l'intérieur, et commençait de se détruire elle-même. Aujourd'hui, après deux guerres mondiales, l'Europe s'est en effet détruite. Puis elle s'est reconstruite. Elle est d'une certaine manière parvenue à réaliser le rêve de Günther Anders et de son ami français: les frontières y sont abolies, ou peu s'en faut. Plus de menace intérieure. Personne n'imagine un seul instant que les puissances européennes, ou ce qu'il en reste, pourraient à l'avenir se dresser les unes contre les autres.

Un vrai miracle. Mais que se passe-t-il? Avec la menace a disparu la fraternité. Imagine-t-on aujourd'hui deux jeunes gens graver dans leur paume les initiales d'*Europam Unitam*, pour sceller un serment solennel? L'automutilation, aujourd'hui, se pratique volontiers, mais elle n'accompagne

guère ce genre de pensées, et ne se fait guère en latin. D'ailleurs l'Europe – et l'on s'en moque assez – suscite plus de carrières de bureaucrates que de vocations de héros et de martyrs. L'Europe existe, mais peu lui chaut d'exister. C'est un corps sans esprit. À croire que l'esprit n'existe que sous la menace, intérieure ou extérieure. Mais justement, la menace ne suffit pas. La menace donne à l'esprit l'occasion de se manifester – pour autant qu'il lui préexiste... Tomber à l'eau donne l'occasion de nager, pourvu qu'on l'ait préalablement appris. Et lorsqu'on est seulement menacé de tomber à l'eau, et qu'on ne sait pas nager, alors on a peur. Et pour que la peur ne devienne pas panique, il ne reste plus qu'à nier le danger. C'est à peu près là que nous en sommes.

Car aujourd'hui l'Europe, à tort ou à raison, se sent bel et bien menacée – ou tout au moins inquiétée... Par qui? Notamment par l'islam, de plus en plus proche, et par la Chine, de moins en moins lointaine. Et l'on ne saurait prétendre que l'Europe *aime* tant soit peu ces deux mondes. On ne saurait prétendre, malgré tous les discours lénifiants, qu'elle voie d'abord dans ces deux mondes la douce chance de s'enrichir (spirituellement bien sûr). Si elle se montre polie avec eux, plus qu'avec ses amis américains, ce n'est pas franchement par enthousiasme. Elle bannit de son langage, toujours mieux surveillé, les mots de péril vert ou jaune. Pour autant, elle n'éprouve aucune envie de se convertir à l'islam, bloc agité chu d'un désastre obscur; quant à la Chine, elle en regrette le sommeil disparu. Oui, elle se sent menacée.

Mais qu'opposer aux envahisseurs futurs, fantasmés ou non? Plus le moindre rêve idéaliste, en tout cas. Plus d'Europe unie dont les initiales seraient gravées dans notre chair, en lettres de sang. Plus le moindre héroïsme. Plus la moindre décision de l'esprit. Tout au plus le souhait qu'on nous laisse tranquilles, et la proclamation vague de



«valeurs» un peu dérisoires : le droit de caricaturer Mahomet, je vous demande un peu, face au milliard d'humiliés et d'offensés qui nous le contestent en pleurant, parfois en criant un peu. La Chine ? Ah oui, les droits de l'homme... En quoi consistaient-ils, au juste ? Il faudrait réfléchir à tout cela ; tenter de savoir si vraiment nous voulons rester nous-mêmes, libres de caricaturer Mahomet et Mao. Mais où trouver l'énergie nécessaire ? Car il en faut, pour se défendre sans savoir pourquoi.

Dans *La Révolte des masses*, un ouvrage qui remonte à 1929, Ortega y Gasset pouvait encore écrire : « (...) L'unité de l'Europe comme société n'est pas seulement un idéal ; c'est, depuis très longtemps, un fait quotidien. Et lorsqu'on a vu cela, la probabilité d'un État européen global s'impose nécessairement. Quant à l'occasion qui subitement portera le processus à son terme, ce peut être n'importe quoi : la nasse d'un Chinois émergeant de derrière l'Oural ou bien la secousse du grand *magma* islamique. »<sup>2</sup> Autrement dit, la menace extérieure, aussi bien que la menace intérieure (et même mieux qu'elle) va forcer l'Europe à prendre conscience d'elle-même, à trouver ou à retrouver son être propre.

Eh bien, c'est raté : aujourd'hui, les Chinois n'ont plus guère de nattes, et leurs têtes coiffées à l'occidentale ont depuis longtemps dépassé la barrière des Alpes ; quant à la «secousse du grand *magma* islamique», ou du moins islamiste, elle a déjà fait tomber des gratte-ciel à New York, et sérieusement lézardé notre espoir d'une fin pacifique de l'Histoire. Or ces phénomènes ne sont nullement l'occasion de mener «à son terme» le processus d'un «État européen», mais tout au plus celle d'exprimer quelques craintes prudentes, d'esquisser quelques sourires crispés, ou de caqueter de peureuses dénégations.

Notre réaction face aux civilisations qui pourraient faire un choc à la nôtre, c'est Max Gallo qui la résume : «L'Em-

pire romain a été conquis par le christianisme; pourquoi l'islam ne serait-il pas la nouvelle religion conquérante? On s'adaptera. On se convertira.»<sup>3</sup> Gallo ne parle que des sectateurs de Mahomet; la Chine ne l'inquiète pas encore; mais elle pourrait lui inspirer bientôt des propos tout semblables. La conversion au *sinisme* ne consisterait certes pas à confesser un Dieu nouveau, mais plus modestement à abjurer un peu les droits de l'homme.

\*

Si l'Europe ne semble guère émue à l'idée de sa propre disparition, c'est peut-être parce qu'elle se veut faible et s'en glorifie même, confondant le refus de la violence avec les compromissions de l'impuissance. Dans une certaine mesure, on peut la comprendre. Après la chute du Mur de Berlin, notre continent pouvait se considérer, avec une certaine vraisemblance, comme l'avant-garde du monde futur: d'un monde pacifié, démocratique, gouverné selon les principes du droit des gens, et dans le respect de tous par tous. Épuisés d'horreur, dégoûtés de puissance, nous nous félicitons de constater que le reste du monde n'aurait pas besoin de traverser notre enfer et notre purgatoire pour gagner le paradis de la démocratie participative. *In petto*, nous nous réjouissons d'être une fois encore les leaders spirituels de la terre, qui se réglait sur notre modèle, qui s'instruisait de nos malheurs, ou du moins s'apprêtait à le faire. Bref, nous étions en train d'offrir au reste du monde l'exemple de «la norme sans la force», ou d'une «impuissance» bienvenue<sup>4</sup>.

L'ennui, c'est que le reste du monde n'a pas paru, jusqu'à présent, se mettre à l'école de nos malheurs. S'il a subi notre puissance, il se soucie peu d'écouter notre faiblesse. Un nouvel humanisme européen? Combien de divisions? Les puissances émergentes ne sont pas près

d'adopter notre démocratie droit-de-l'hommiennne et communicationnelle. Elles manifestent même l'intention d'imposer partout leur propre conception du monde, un monde dont elles sont persuadées, qui l'eût cru, d'occuper le centre.

Ce qui nous reste de civilisation éprouve donc aujourd'hui, plus ou moins sourdement, le sentiment d'une menace – extérieure cette fois-ci. L'Europe commence à pressentir, sans le crier sur les toits, qu'elle a des ennemis potentiels, voire réels. Elle commence à se dire qu'elle aurait besoin de divisions au service de son humanisme, et, accessoirement, que cet humanisme lui-même serait peut-être à ressortir du placard. Son squelette ne pourrait-il pas faire un épouvantail passable ?

Du coup, l'Europe voudrait savoir ce qu'elle oublie ; elle a, c'est le cas de le dire, perdu son latin ; elle part en quête d'un improbable esprit dont il paraît qu'il fut le sien. Elle qui a tout abandonné d'elle-même, elle s'en va maintenant rechercher, quelque part sur les bords du fleuve Léthé, le bébé qu'elle a jeté avec l'eau du bain. Mais en admettant que le bébé vive encore, il risque d'être en un triste état – et passablement vieux. Que pourrait bien signifier aujourd'hui, pour l'Ancien Monde, le geste de se souvenir de soi ? À quoi se raccrocher ? À sa tradition démocratique ? À sa laïcité ? À ses droits de l'homme ? À son État de droit ? Il faudra bien trouver quelque chose, puisque décidément nous rechignons à nous convertir, à l'islam, à la Chine, à l'Amérique. Cette résistance à la conversion, de quoi pourrait-elle se nourrir, sinon du souvenir, si vague soit-il, que nous gardons de nous-mêmes ? Qu'on le veuille ou non, c'est donc bien notre passé qu'il faudrait ressaisir, si nous prétendons au futur.

\*

Un symptôme de notre désarroi, la Turquie. Elle nous contraint à décider qui nous sommes, et dès lors c'est le chaos mental et le tohu-bohu des identités: l'Europe se définit-elle par l'économie, la politique, la stratégie, la culture, la religion? Au reste, il suffit de constater que tout le monde, absolument tout le monde est « pour » l'Europe, cette auberge espagnole. Lors du référendum français sur le Traité constitutionnel, de l'extrême droite à l'extrême gauche, c'était toujours au nom de l'Europe qu'on était contre l'Europe: l'Europe des nations, l'Europe des travailleurs, l'Europe contre l'emprise américaine, l'Europe de la justice sociale, l'Europe des plombiers français. Toujours l'Europe. Autant dire jamais. Des commentateurs se sont récriés d'admiration, jurant que pour la première fois, l'Europe avait passionné l'Hexagone. Il aurait mieux valu dire que le mot d'Europe avait réveillé, une fois de plus, les passions françaises.

Pierre Manent a finement noté que désormais, lorsqu'un pays de la périphérie frappe à la porte de l'Europe, on ne se demande plus: pourquoi donc entrerait-il? mais: pourquoi donc n'entrerait-il pas?<sup>5</sup> C'est bien normal: au nom de quoi rejeter l'autre quand on ignore qui est le même, c'est-à-dire soi?

Certains tentent de le savoir, mais cela les conduit souvent à rallier le camp des « eurosceptiques » (comme si l'Europe était une déité à laquelle il s'agit de croire, ou dont on pourrait douter). Pour Pierre Manent lui-même, toute forme de supranationalité est suspecte et dangereuse. La seule réalité européenne digne de subsister, ce sont les États-nations sur lesquels le christianisme a laissé sa marque. Tout le reste est l'Autre, à commencer bien sûr par la Turquie. Pour un Philippe Nemo, l'Union européenne doit le céder à une « Union occidentale », confédération d'États qui réunirait les États-Unis, le Canada, et certains pays d'Europe.<sup>6</sup> Le Vieux Continent, d'un coup

d'aile, franchirait ainsi l'Atlantique, à la satisfaction des deux rives.

L'« euroscepticisme » de Nemo diffère profondément de celui de Manent : ce dernier voit dans la mise en cause de l'État-nation le dépérissement du politique, tandis que Nemo redoute et récuse une Union européenne oublieuse de l'héritage culturel et religieux de l'Occident. Ce qui est sûr, c'est que pour le libéral Nemo comme pour l'aronien Manent, l'Europe politique n'est pas probable, et souhaitable moins encore.

Mais que disent les europhiles ? Ceux pour qui l'Europe politique est à la fois possible et souhaitable ? Hier il y en avait encore beaucoup. Mais aujourd'hui ? Tant d'événements sont intervenus, qui ont éclairci leurs rangs : l'épisode du Traité constitutionnel ; celui de l'ex-Yougoslavie, et celui de l'Irak, sans parler de l'îlot Persil. Les eurocroyants désormais se replient sur des positions éthiques (rarement) ou pragmatiques et marchandes (souvent) : pour eux l'Europe ne se définit pas comme une puissance politique, mais comme le continent du « soft power » (autre version de l'« im-puissance »), de l'« agression passive » et du commerce bien compris. « La foi en l'Europe n'a jamais été aussi vive », nous assure le journaliste anglais Mark Leonard. Le modèle européen va devenir « de plus en plus irrésistible ». Entendez le modèle économique.<sup>7</sup> Si le jeune Günther Anders avait su que la carte géographique de l'Europe serait remplacée un jour par une carte de crédit<sup>8</sup>, ce n'est pas seulement sa paume qui aurait saigné. Ses yeux auraient pu verser des larmes de sang.

En octobre 2005, une pétition était lancée, que signaient des noms aussi considérables que Bronislaw Geremek, François Fejtö, Jorge Semprun, Jacques Delors ou Daniel Cohn-Bendit. Cette pétition s'intitulait : « Sauvons l'Europe »<sup>9</sup>. Eh oui, nous en sommes là.

On aurait pu penser que l'urgence, la menace exté-

rieure, la «natte du Chinois derrière l'Oural» ou la «secousse du grand magma islamique» auraient sonné l'heure du réveil. Il n'en est donc rien. Quel est l'avenir prévisible? La moins téméraire des politiques-fictions laisse présager quelques décennies encore d'hégémonie américaine (c'est le temps que lui accorde le très réaliste Zbigniew Brzezinski), après quoi pourrait sonner l'heure de la Chine, de l'Inde ou de l'empire musulman (même si, selon le même Brzezinski, les États-Unis seront peut-être la première et la dernière superpuissance vraiment mondiale<sup>10</sup>). Quoi qu'il en soit, le moins improbable est que s'inverse le mouvement salué par Hegel, et qui était censé conduire l'esprit absolu d'Est en Ouest. Dans un avenir humainement concevable, *mare nostrum* sera sans doute l'océan Pacifique.

Ces prévisions, même prudentes jusqu'à la filiosité, peuvent évidemment ne point se réaliser: quelques météores atomiques peuvent nous tomber sur la tête; la maîtrise du monde peut échoir à des nations, des empires ou des alliances dont nous n'avons pas encore idée. C'est vrai. Mais ce qui reste décidément et résolument improbable, c'est que ces nations, ces empires ou ces alliances soient européens.

Si l'Europe est impuissante à exister politiquement, cela signifie-t-il qu'elle est morte et enterrée? Je veux espérer qu'il n'en est rien. Non que je rejoigne les chantages du «soft power». Le «power», même «soft», est hors de mon propos. Il est même franchement contraire à mon propos. Les valeurs auxquelles je songe ne font pas une politique et moins encore une puissance. Ce que l'Europe peut et doit donner relève de la pensée, non du pouvoir, quelle qu'en soit la forme. Et si l'Europe doit conquérir qui que ce soit désormais, c'est au sens où, selon la fameuse formule d'une épître d'Horace, les Grecs vaincus ont conquis leur vainqueur. Il n'est d'Europe que de l'esprit.

Le parapluie américain, et les quelques décennies de tranquillité qu'on peut raisonnablement en attendre, sont une aubaine. Ils nous laissent le temps de conquérir nos futurs conquérants. L'Europe n'a jamais été qu'une idée, mais est-ce si peu de chose ? Une idée qui s'est longtemps ignorée elle-même, qui s'est égarée dans la puissance et la violence, mais qui pourrait finir par se reconnaître pour ce qu'elle est. L'Europe ? Non pas un conservatoire, mais un témoin. Non pas un musée d'œuvres et de perfections anciennes, mais le lieu d'une tension toujours vive vers les perfections futures, improbables et désirables. Et s'il est important qu'elle se ressaisisse et se comprenne à nouveau, c'est pour que le « souci de l'âme », où Jan Patočka voyait sa définition même<sup>11</sup>, ne soit pas totalement étranger à ceux qui, dans le futur, détiendront le pouvoir sur les corps.

Faut-il encore préciser que si je cherche à redéfinir l'Europe, donc à la mettre en valeur, ce n'est pas dans un esprit rancunier, nostalgique ou xénophobe de « défense de l'Occident » ? Que ce n'est surtout pas *contre* les autres civilisations ? C'est même tout le contraire : pour dialoguer vraiment avec autrui, pour ne pas nous contenter de le craindre sourdement tout en chantant ses vertus sans les aimer, il faut savoir qui nous sommes. Comment accueillir autrui si l'on est sans feu ni lieu ?

\*

Reste une question : faut-il vraiment parler d'« Europe », et non d'« Occident » ? Malgré toutes les réserves que peut inspirer la vision atlantiste d'un Philippe Nemo, il ne me paraît pas raisonnable de voir dans les États-Unis une *civilisation* radicalement étrangère à la nôtre, comme ont eu tendance à le faire certains intellectuels, notamment français, après le 11 septembre et surtout après l'invasion de

l'Irak. Hannah Arendt l'a souligné voilà bien longtemps déjà, et le fait demeure, gravé dans le marbre de Carrare, je veux dire la roche du mont Rushmore: l'Amérique est une entreprise des hommes d'Europe. L'Amérique, contrairement à l'Asie, est impensable sans le Vieux Continent. Elle est un mutant de l'Europe, même si les mutations nous laissent parfois étonnés comme une poule qui aurait couvé un canard. La Chine, l'Inde ou le monde musulman, eux, ne sont pas nos mutants.

Si je parle plus volontiers, dans ces pages, de « l'Europe » que d'un « Occident » qui engloberait les États-Unis, voire l'Amérique entière, ce n'est donc pas pour exclure par principe, de « notre » civilisation, le Nouveau Continent – et cela d'autant moins que je vais consacrer plusieurs pages à ce fondamentalisme religieux chrétien qui, présent en Europe, est tout de même d'essence américaine. Mais serait-il exagéré d'affirmer que si les États-Unis ont hérité de la puissance européenne, s'ils ont pris le relais de l'Europe en tant que puissance, l'Europe, elle, se trouve ramenée, en quelque sorte, à la pure pensée de soi? Elle était reine, la voilà philosophe.

Et si les États-Unis ont actuellement la responsabilité « politique » du monde, l'Europe en retrouve bon gré mal gré la responsabilité « poétique ». Enfin et peut-être surtout, les États-Unis ne se distinguent-ils pas de l'Europe sur ce point capital *qu'ils ne se condamnent pas eux-mêmes*, qu'ils coïncident avec eux-mêmes pour le meilleur et pour le pire? Tandis que l'Europe, pour des raisons largement connues, se définit aujourd'hui par l'impossibilité de croire en soi, d'adhérer à soi. L'heure du repentir, voire du reniement, n'a manifestement pas sonné pour les États-Unis. Pour l'Europe, cela fait cinquante ans que le glas l'étourdit et l'assomme de son implacable bourdon.





## De la critique à l'oubli

De cette cloche fatale, faut-il une fois encore détailler les harmoniques? N'en a-t-on pas soupé, des constats et des gloses sur la culpabilité européenne? Mais c'est que notre mal a désormais pris des formes nouvelles. Nous avons, il me semble, passé par trois étapes. D'abord, et dès la fin de la Première Guerre mondiale, l'Europe s'est interrogée sur ses limites, elle s'est reproché ses vices. Puis, après 1945, c'est dans ses vertus qu'elle a cessé de croire. Enfin elle est entrée – nous y sommes aujourd'hui – dans l'ignorance de soi. Après l'ère du soupçon, l'ère de la condamnation; enfin, l'ère de l'oubli.

Je ne m'attarde pas sur l'examen de conscience qui a suivi la Première Guerre mondiale. On en trouve l'expression la plus fameuse dans la «Crise de l'esprit» de Paul Valéry, qui se demande si le temps d'une grandeur disproportionnée n'est pas en train de s'achever pour le «petit cap du continent asiatique». Mais s'interroger sur les limites de nos conquêtes, ce n'était pas douter pour autant de la qualité intrinsèque de notre civilisation, et de sa supériorité de fait. Même le jeune Günther Anders et

son compagnon français, dans leur cabane de Charleville, ne faisaient pas entrer dans leur pensée le reste du monde. Leur atlas de 1917 ne dépassait pas les frontières de l'Europe. Et c'est en latin, langue européenne s'il en fut, qu'ils affirmaient les droits de l'esprit.

Bref, l'Europe était honnie pour avoir trahi ses vertus, non pour ses vertus mêmes, dont l'universalité et la légitimité demeuraient une évidence. Durant l'entre-deux-guerres, André Suarès, un auteur peu suspect d'ethnocentrisme, s'exprimait ainsi dans ses *Vues sur l'Europe*: «L'Occident garde un droit de regard sur le reste du monde. La planète entière est une colonie de l'Europe, en morale et en fait, en science et en politique. L'histoire en a décidé, on ne revient pas là-dessus: saint Paul n'est pas californien, Euclide n'est pas chinois»<sup>12</sup>.

Ah, certes. Mais ce dont l'Europe a douté quelques années après la rédaction de ces lignes, ce n'est pas du caractère non-californien de saint Paul ou non-chinois d'Euclide: c'est du caractère globalement positif de sa science pure, de sa liberté politique, de son saint Paul et de son Euclide. Telle fut la deuxième étape de la descente aux enfers: l'amère certitude s'est glissée en nous, après 1945, que «l'esprit européen», non pas dans ses dérives, *mais dans son essence même*, était une invention mauvaise. Pourtant, durant la Deuxième Guerre mondiale, l'Europe n'avait-elle pas été du «bon côté»? N'avait-elle pas défendu, contre le nazisme, les valeurs humanistes et le véritable «esprit européen» contre ses perversions?

Oui et non. Dès le retour de la paix, une Simone Weil, un Albert Camus ont reconnu que le nazisme avait été la continuation des vices européens par d'autres moyens, ou dans d'autres espaces<sup>13</sup>. Et c'est un certain Günther Anders qui établit un peu plus tard un parallèle entre Auschwitz et Hiroshima<sup>14</sup>. Un parallèle, donc, entre la pire horreur nazie et les actes libérateurs de l'Occident démo-

L'Europe n'a plus conscience d'être une civilisation. Au nom de ses crimes anciens, elle a renié le meilleur d'elle-même. Mais en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, elle n'a plus rien à renier parce qu'elle a tout oublié. Appauvrie et démunie, elle veut être bien avec tous ses voisins, proches et lointains. Elle veut surtout *faire le Bien*: nos artistes, nos politiques, nos médias, et jusqu'à notre langage, sont maniaques de la vertu.

Hélas, c'est la vertu des faibles. Notre Bien est peureux, négatif, superficiel, et surtout il est vide. Et si, au lieu de vouloir être bons, nous essayions d'être nous-mêmes? Et si, face aux grandeurs des autres civilisations, nous songions à notre grandeur propre, qui n'est pas de chercher la perfection, mais de nous vouloir *perfectibles*, et de chercher le bien sans jamais quitter des yeux la beauté ni la vérité?

**Etienne Barilier** est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages, romans et essais. *La Chute dans le Bien* poursuit et approfondit une réflexion sur l'Europe, commencée avec *Contre le nouvel obscurantisme* (1995, Prix Européen de l'essai) et *Nous autres civilisations* (2004).